Irène Frain

Un crime sans importance



RÉCIT Seuil

UN CRIME SANS IMPORTANCE

IRÈNE FRAIN

UN CRIME SANS IMPORTANCE

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-145591-5

© Éditions du Seuil, août 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À ceux qu'on n'écoute pas.
Et à ceux qui ont entendu.

« Lorsque les souffrances deviennent insupportables,
les cris ne sont plus entendus.
Les cris, aussi, tombent comme la pluie en été. »

Bertolt Brecht

1

Faits et gestes

J'ai entrepris d'écrire ce livre quatorze mois après le meurtre, quand le silence m'est devenu insupportable.

Les faits. Le peu qu'on en a su pendant des mois. Ce qu'on a cru savoir. Les rumeurs, les récits.

Sur cette affaire, longtemps, l'unique certitude fut la météo. Ce samedi-là, il a fait beau. La rentrée scolaire avait eu lieu le lundi précédent mais les rues, d'heure en heure, reprenaient un air estival. Une lumière limpide, pas un souffle de vent. Dans les commerces et sur les parkings des hypermarchés où les habitants de la ville font rituellement leurs courses du week-end, on pointait le ciel lorsqu'on croisait ses amis ou ses voisins ; on parlait d'été indien. Certains avaient ressorti leur bermuda et leurs tongs. Ils prévoyaient de déjeuner dans leur jardin, près d'un barbecue ou sous un parasol. Les rayons boucherie ont bien marché. Vers treize heures, dans les zones pavillonnaires, quand le peu de nuages qui voilait le ciel s'est dissipé et que le soleil a donné à plein, ça a senti la viande grillée. Ce fut peut-être le cas dans l'impasse où s'est déroulée

l'agression, la cinquième du lotissement, à une cinquantaine de mètres à peine de la clôture qui sépare les dernières maisons du magasin Décathlon et son gigantesque entrepôt.

L'agresseur, a-t-on assuré, s'est introduit dans la maison en plein jour. On ignore à quelle heure. Pour trancher, il faudrait prendre connaissance du rapport du policier qui a dirigé les investigations. Celui-ci, malheureusement, quatorze mois après les faits, ne l'a toujours pas remis au tribunal.

On dispose toutefois d'informations livrées par l'homme qui a découvert la victime. Lors d'un entretien téléphonique avec un membre de la famille, il a déclaré que ça s'était passé en fin d'après-midi.

Le maire de la ville, lui, quinze mois plus tard, croyait se souvenir que le meurtre s'était produit le matin. « C'est en tout cas ce qu'il me semble », soupira-t-il, un peu las. À la même époque, un voisin – celui dont le jardin donne sur la partie arrière de la maison du crime – restait quant à lui persuadé que les faits s'étaient déroulés dans la nuit du samedi au dimanche : « Dire que pendant ce temps-là, on était à dormir tranquillement. Dire qu'on n'a rien entendu, dire que les chiens n'ont pas aboyé. » Il ne s'en remettait pas, que ses vieux chiens soient restés muets cette nuit-là. Ni que sa femme et lui aient dormi comme

des souches au moment présumé du drame. Il répétait : « Je dormais, je n'ai rien pu faire. »

Il s'en voulait. Il se fera des reproches jusqu'au jour où il connaîtra le scénario probable du crime. Qui lui en fera part ? La police n'a diffusé que des informations parcellaires ; par conséquent, la presse aussi. Quant à la justice, elle est quasi muette.

Certains habitants du lotissement où vivait la victime connaissaient pourtant ses habitudes ; l'un d'entre eux (en tout cas d'après des bruits qui ont couru plus tard) a livré aux enquêteurs une information qui aurait soulagé l'homme aux chiens. Méfiante, jalouse de sa solitude, la victime n'ouvrait pas au premier venu, et refermait scrupuleusement ses volets avant la nuit pour ne les déverrouiller qu'au matin. Or quelqu'un aurait remarqué qu'ils seraient restés ouverts le samedi soir. D'où l'hypothèse qui se répandit dans la ville : l'agression avait eu lieu en plein jour et en fin d'après-midi.

Quoi qu'il en soit, si la victime a hurlé, nul ne l'a entendue. Personne n'a été alerté non plus par le fracas de la vitre brisée, ni par le vacarme des objets que l'agresseur pulvérisa ensuite dans la maison ; et encore moins par l'écho des coups répétés qu'il lui portait. Soit il a attaqué le matin, après un aguet, lorsqu'il a vu que sa proie, scrupuleusement repérée et observée les jours précédents, avait ouvert ses volets et commençait

à vaquer à ses occupations, alors que ses voisins immédiats dormaient encore ; soit il a surgi dans la maison à l'approche du soir et les voisins étaient absents ou rivés à leur téléviseur. À moins que, tout simplement, ils n'aient été anesthésiés par la splendeur de ce samedi de septembre et la douceur de la soirée qui s'annonçait.

Mais le drame a pu se dérouler dans un quasi-silence. À la vue de l'intrus, la victime, saisie d'épouvante, a peut-être été incapable de proférer un son, et ensuite, au moment où elle l'a affronté – puisqu'il s'est dit qu'elle lui a résisté –, elle n'a pas émis un seul cri.

Dans l'article qu'il a consacré à l'agression, le journaliste n'évoque pas l'affaire des volets. Quatorze mois après le crime, ça lui disait quelque chose, mais quand on lui demanda d'être plus précis, il fut comme le maire et l'homme aux chiens : il ne se rappelait pas.

Il ne se souvenait pas non plus des hypothèses émises par les policiers. Tout ce qui lui revenait, c'est qu'il avait été averti du drame, non le jour de sa découverte, mais le lendemain lundi en début d'après-midi. Comme l'extrême violence des faits, ce coup de fil l'avait marqué. Seulement, l'agression avait-elle eu lieu le samedi matin, ou à la tombée de la nuit ? Il avait beau chercher, il ne trouvait pas.

Il réfléchit. Sa source, estima-t-il au bout d'un moment, ne lui en avait pas parlé. À tout prendre, si l'homme qui avait découvert le corps inanimé de la victime, l'un de ses fils, avait situé l'agression en fin d'après-midi, il penchait pour sa version : « Il a nécessairement passé beaucoup de temps avec les policiers. Ils ont dû lui lâcher l'information. Ne serait-ce que pour vérifier son alibi. »

Puis, après un nouveau moment de réflexion, il ajouta : « Il y avait pas mal de sang dans la maison. À moins de vingt-quatre heures d'une agression, la police, je pense, peut exploiter ces traces. Elle doit avoir le moyen de les dater assez précisément. »

La fin de l'après-midi, admettons.

Encore faudrait-il savoir ce que la victime a fait de sa journée. La police a sûrement son idée sur la question : selon l'article publié par le journaliste le mardi suivant, de minutieux relevés furent effectués dès la découverte du drame. Mais comme le rapport du chef d'enquête est encore sous le boisseau, le mystère reste entier, sauf sur un point, qu'on doit toujours au fils de la victime. Lors de la conversation téléphonique qu'il eut avec sa parente, il mentionna qu'au moment de l'agression, sa mère était absorbée par la confection de sachets parfumés. Elle cultivait de la lavande dans son jardin, précisa-t-il, il l'avait aidée à la récolter le dimanche précédent, après un déjeuner de famille. Elle l'avait fait sécher pendant la semaine ; le samedi du meurtre, après en avoir soigneusement égrené les minuscules sommités florales, elle avait entrepris d'en

bourrer des petits sachets qu'elle avait confectionnés – elle était très douée de ses mains.

Selon son fils, elle se trouvait dans sa cuisine au moment de l'effraction. D'où les sachets et les fleurs qu'on y découvrit, abandonnés sur la table comme ils étaient lorsqu'elle entendit le fracas de la vitre brisée, ou qu'elle sentit une présence inconnue, ou que l'agresseur surgit devant elle – là encore, on ne savait pas.

La lumière d'un été qui ne se décidait pas à finir, les effluves légèrement narcotiques des fleurs de lavande qui embaumaient sa cuisine, et pourquoi pas, les autres pièces de son pavillon de plain-pied sur le jardin, le plaisir qu'elle éprouvait à confectionner ses sachets – elle projetait sans doute d'en offrir quelques-uns à ceux qu'elle aimait –, ses dernières heures avant l'horreur, au moins, furent paisibles, radieuses.

La maison, le quartier. Pourquoi, à son domicile et en plein jour, s'est-elle retrouvée, selon la formule consacrée, au mauvais moment et au mauvais endroit ?

Pas d'étage dans ce pavillon, juste un semblant de grenier. À l'arrière, un vaste séjour. Sa baie vitrée donne sur une grande pelouse. Une haie épaisse la sépare de la maison de l'homme aux chiens. Le terrain est jalonné de massifs assez fournis pour qu'un rôdeur, voire plusieurs, puissent s'y cacher.

Mais comme cette femme, qui vit seule, est très méfiante et prend bien soin de se claquemurer avant la nuit, elle peut raisonnablement se croire en sécurité. Sa maison, la deuxième de cette courte impasse qui en compte cinq, est d'apparence plus modeste que les autres, comme le montre le cliché pris par le journaliste dépêché sur les lieux quarante-huit heures après l'agression : une bande de gazon calciné par l'été, une porte d'entrée banale, un volet de garage fatigué, une

fenêtre si haut placée qu'on se demande ce qu'elle vient faire là. Le reste de la construction est caché par un arbre. Il faut s'approcher pour distinguer, à la gauche de la porte d'entrée, une autre pelouse ceinturée d'un muret de pierres sèches. En ce début septembre, le feuillage de cet arbre demeure touffu.

Pour se faire une idée précise de la maison, de sa configuration, de ce qu'elle contient, on doit donc sauter la grille qui la sépare de la rue et rejoindre, en suivant une petite allée pavée, sa façade arrière. Un jeu d'enfant : elle n'excède pas un mètre.

On peut s'en dispenser ; il suffit de consulter le site Street View. Rien n'interdit que les malfrats, si frustes soient-ils, ne se prêtent à l'exercice ; pour le lotissement, en tout cas, ses vues constituent un document préparatoire de choix. Le cliché de la maison a été pris quatre mois avant l'agression. Les volets de la fenêtre donnant sur la rue sont ouverts ; on distingue très nettement les rideaux de dentelle qui soustraient la pièce aux regards et il est facile d'apprécier la dimension des vitres. On remarque aussi, à gauche de la porte, une étroite ouverture tout en longueur située à environ un mètre quatre-vingt du sol. Le reste de la maison est dissimulé par l'arbre et la caravane que le voisin a installée dans son jardin.

Pour l'arrière du pavillon, les cartes aériennes du lotissement et de ses alentours mises en ligne par Google

Earth représentent également des données précieuses. Elles ont presque la même précision que celles dont disposent les pilotes de chasse avant leurs bombardements ciblés. Lorsqu'on les examine, un détail saute aux yeux : à l'arrière de la maison et des trois autres pavillons alignés au fond du cul-de-sac, s'étend un grand bois, vestige sans doute d'une ancienne propriété, château ou vieille demeure bourgeoise. Ces taillis sont épais. Comme dans les massifs du jardin de la victime, on doit pouvoir aisément s'y cacher ou s'y enfuir. D'ailleurs certains (pas seulement des habitants du quartier, des policiers aussi) n'ont pas manqué de conjecturer : « Si ça se trouve, ils sont venus par là. »

Ils. Alors que tout le monde était d'accord pour proclamer que l'agresseur avait agi en solitaire. L'épouvante fut telle, devant la nature des faits, qu'on le dota spontanément d'une violence décuplée. Ce pluriel qui s'invita dans les conversations traduisit le fantasme qui habita à ce moment-là tous les esprits, celui d'un commando malfaisant et sans visage occupé à marauder dans la ville, le RER, le train, les agglomérations voisines, grande, petite couronne, Paris peut-être, au bout de l'autoroute, à vingt-cinq kilomètres de là. *Ils* étaient partout. *Ils* étaient venus ici, *ils* repasseraient par-là, hydre multiforme et anonyme n'aspirant qu'à s'en prendre aux êtres fragiles, isolés, désarmés, innocents.

Mais ce sombre, redoutable et fantasmagorique « ils » qui peupla les conversations aussitôt après l'agression s'accommoda parfaitement d'une spéculation, pour le coup, des plus rationnelles : la victime avait été repérée. « Ils » se transforma alors en « on ». *On* l'avait suivie, *on* l'avait espionnée. Rien de plus facile : il suffit qu'*on* se poste au bout de l'impasse, à moins de cinquante mètres de sa maison, tout près de la clôture du Décathlon.

Seulement pourquoi elle, et pas l'un quelconque de ses voisins ? Si on en voulait à ses biens, leurs opulents pavillons semblent des proies bien plus attirantes.

Banalement, c'est sa solitude qui aura fragilisé la victime. Sa discrétion, son air « enfermé dans son monde », pour parler comme l'homme aux chiens. Et son âge.

Soixante-dix-neuf ans. Mobilité intacte, autonomie totale. Elle conduit toujours. Elle aime la marche. Parfaite santé.

Sur une photo de groupe prise cinq mois et demi avant les faits, cela saute aux yeux. Une femme d'âge, sans doute, mais pas une petite vieille. Cheveux blancs, oui, pas très grande. Cependant le dos droit. Et des mollets solides, une taille encore marquée, une mise soignée. Rien que sa coupe de cheveux : un carré à frange qui souligne l'intensité de son regard.

Un membre de la famille, néanmoins, dit s'être inquiété de la voir vivre seule dans ce pavillon. Ce n'est pas sa situation au fond de ce cul-de-sac qui l'avait alarmé, ni la proximité du bois. Ni même, à un kilomètre et demi de chez elle, là où finit cette petite enclave forestière, la présence d'une cité dite « sensible ». Il n'était pas non plus tracassé par l'état de ce lotissement dont la construction remontait aux